



AgEcon SEARCH
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

Une régularisation maîtrisée de la production laitière; est-elle possible en France ?

G. Colcombet

Citer ce document / Cite this document :

Colcombet G. Une régularisation maîtrisée de la production laitière; est-elle possible en France ?. In: Économie rurale. N°113, 1976. Agriculture et inflation. pp. 24-26;

doi : <https://doi.org/10.3406/ecoru.1976.2418>

https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1976_num_113_1_2418

Fichier pdf généré le 08/05/2018

Une régularisation maîtrisée de la production laitière

est-elle possible en FRANCE ?

Gilles COLCOMBET

Directeur de l'ISSEA

La production laitière française se caractérise par son extrême dispersion entre de très nombreux petits producteurs, livrant une quantité moyenne de lait de l'ordre de 35.000 litres par an par producteur, avec une distorsion importante entre décembre-janvier et mai-juin. Les ateliers modernisés sont encore beaucoup trop peu nombreux pour modifier sensiblement cette situation.

La répercussion économique de cet état de fait est réelle, au détriment des producteurs et des transformateurs. Une étude particulièrement intéressante sur l'évolution dirigée de la production laitière au Canada vient de paraître dans la revue *Agriculture*, de février 1976. Dans un autre contexte socio-économique, ce pays a entrepris une action générale de grande envergure pour adapter la production aux exigences actuelles du marché.

TROP DE LAIT EN MAI ET JUIN PAR RAPPORT A DECEMBRE-JANVIER

Selon les zones géographiques, l'écart peut être de 30 à 60 % de moins en hiver qu'en fin de printemps, et ceci pour une matière première non stockable en son état. Les entreprises de transformation sont obligées d'avoir une tranche d'investissement en matériel fixe, en matériel roulant et de la main-d'œuvre supplémentaire, ne trouvant son plein emploi que trois mois par an pour absorber et travailler le surplus de lait de printemps. Autrement dit, ce volume excédentaire par rapport au minimum hivernal est grevé de frais fixes quatre à cinq fois plus élevés que la tranche hivernale entrant en même quantité tous les jours de l'année dans l'usine de transformation.

A la sortie de l'usine de transformation, le service commercial est obligé, chaque année, de faire des efforts d'imagination pour écouler cette tranche temporaire de produits, souvent avec de lourds sacrifices sur les prix.

Le stockage de report de ces produits finis n'est pas toujours possible sans altérer la qualité ; il coûte toujours fort cher puisqu'il entraîne tous les frais financiers du stockage, de la transformation, ainsi que les amortissements et les frais de fonctionnement du contenant.

En résumé, la tranche excédentaire de lait de printemps par rapport à la production d'hiver est pénalisée doublement par des charges accrues de frais fixes, des coûts de commercialisation élevés et de faibles prix de vente. Ceci pèse d'une façon non négligeable sur l'ensemble de la valorisation du lait.

Deux questions se posent donc :

- peut-on régulariser la production laitière tout au long de l'année sans en alourdir le coût ?
- faut-il liquider les petits producteurs ?

LE SYSTEME DE CUEILLETTE

Entre la production laitière et celle de viande bovine traditionnelle, il n'y a pas de différence, sauf la destination du bol alimentaire métabolisé vers la mamelle ou vers les muscles et la charpente osseuse.

Dans le système de cueillette, encore largement pratiqué en certaines régions françaises pour la viande, et quelquefois pour le lait, la seule production fourragère est celle de la prairie naturelle, qui fournit une quantité élevée d'herbe pendant une courte période de printemps et un regain d'automne en moindre quantité. Il est incontestable que, dans ce système de cueillette, il faut que les vaches donnent naissance à leurs veaux au printemps. Une partie de l'excédent d'herbe de cette saison reste sur pied pour assurer une subsistance de maintien pendant l'été et l'autre partie est fanée pour fournir une ration tout juste d'entretien pendant l'hiver, en souhaitant que la période de repos de la nature soit la plus courte possible.

Dans ce système, les frais se réduisent aux charges foncières, imposition, location, charges sociales, et aux clôtures. Les frais sont extrêmement réduits. Mais hélas, le revenu l'est également. Les contrôles de croissance font ressortir, sans ambiguïté, que les gains de poids suivent très exactement la production naturelle de l'herbage. Il faut trois ans et parfois plus pour produire une carcasse de 400 kg de viande nette.

Et, si l'on veut améliorer cette production, il faut faire appel à des fourrages et des aliments concentrés provenant de l'extérieur de l'exploitation sur lesquels leurs producteurs, transformateurs, et transporteurs ont prélevé la plus grande part du profit de la valeur ajoutée potentielle. Le coût du kilo de viande ainsi récolté est beaucoup plus élevé que celui cueilli sur l'herbage du producteur.

En production laitière, dans ce système de cueillette, c'est absolument identique même si la production de cueillette est moins schématique qu'indiquée ci-dessus.

Les entreprises de transformation du lait, pensant encourager la production hivernale seulement par un surprix important à cette saison par rapport au printemps, poussent instinctivement le producteur à porter le surplus financier récolté au marchand d'aliments. Le lait ainsi produit coûte réellement plus cher et la rentabilité du surcroît de travail de l'éleveur est certainement douteuse.

C'est une mauvaise façon de chercher à régulariser la production laitière.

QUE SE PASSE-T-IL POUR LE PAIN ?

Le paysan ne moissonne qu'une fois l'an et pourtant le boulanger a du pain frais tous les jours de l'année ! Il n'est pas encore venu à l'idée de moudre tout le blé récolté au fur et à mesure qu'il sort de la moissonneuse batteuse, ni de le panifier dans le même temps. Le végétal, le grain, est stocké à la source en son état ; et meunier et boulanger travaillent toute l'année. La technologie a permis d'améliorer la productivité du sol et du travail du paysan, celle du meunier, celle du boulanger et de son commerce.

Il y a un coût constant de transformation, et un coût moyen de stockage est calculé. Aussi le prix de revient du pain est constant tout au long de l'année, et il ne peut en être autrement.

Le récit biblique du songe du pharaon interprété par Joseph en Egypte est toujours d'une très grande actualité.

LA MAITRISE DE LA CULTURE FOURRAGÈRE PERMET LA MAITRISE DE LA PRODUCTION LAIITIÈRE

Ce souci est déjà ancien. Lorsque la betterave fourragère a fait son apparition, elle a pris rapidement le surnom de « disette » (par déformation il est devenu « lisette ») : c'était le fourrage, reportable par stockage aisé, pour la période hivernale de disette.

En certaines régions traditionnelles d'élevage au climat doux et humide, une succession de cultures fourragères, souvent de courte durée en place, assurait une maîtrise de l'alimentation des vaches et génisses tout au long de

l'année. L'éleveur allait tous les matins chercher au champ l'alimentation journalière du troupeau. Dès la fin de l'hiver, la navette était la première récolte ; puis le colza fourrager, le trèfle incarnat souvent associé à du ray grass italien, puis le trèfle violet et la luzerne aux coupes successives, alternant en fin d'été avec de la moutarde ou du colza semé sur déchaumage de céréales, et enfin les choux fourragers pendant tout l'hiver. Un stock de betteraves fourragères assurait un complément énergétique de la ration de fin octobre jusqu'au printemps. Une partie du trèfle ou de la luzerne excédentaire de printemps était fanée, constituant ainsi un report fourrager de qualité pour l'hiver. N'était en prairie naturelle que la partie de l'exploitation ne pouvant être cultivée par suite de l'humidité du sol, d'un terrain trop accidenté ou d'un sol peu profond sur le roc. Ces prairies naturelles étaient fanées assez tôt — fin mai — et servaient de parcours au troupeau jusqu'à l'automne.

Ce système permettait une bonne intensification fourragère. Le cheptel était assuré d'une nourriture suffisante tout au long de l'année, lorsque les conditions atmosphériques étaient correctes. Ces régions se caractérisaient par une production laitière assez peu fluctuante.

Mais cet assolement fourrager était exigeant en main-d'œuvre, non seulement pour récolter tous les jours au champ le fourrage à la faux, mais aussi par les travaux de cultures répétées.

Lorsque la main-d'œuvre s'est raréfiée tout en coûtant plus cher — salaires, charges sociales... on a cherché comment modifier cet assolement complexe tout en maintenant le résultat.

Un événement extrêmement important s'est produit au cours des années 1950-60 ; associé au remplacement de l'énergie animale par la mécanisation, un outil de récolte est venu remplacer la faux et la fourche à main : l'ensileuse. A la même époque se redécouvrait la culture des graminées fourragères à grand rendement.

Progressivement il a paru de plus en plus certain qu'il fallait dissocier au champ le végétal fourrager de la machine de transformation ; comme ceci existait en fait dans les régions pratiquant le système fourrager décrit plus haut.

Ceci revient à faire exactement comme pour le blé et le pain. L'herbe cultivée à grand rendement fournit tous les ans une production fourragère de haute qualité et finalement la plus naturellement adaptée aux ruminants. Mais le stade de la qualité optimum ne dure que peu de jours. L'ensileuse permet aisément de récolter et de stocker le végétal tout en conservant au maximum la valeur nutritive et l'appétence du fourrage. Si l'on veut tirer du sol et des conditions climatiques le maximum possible de fourrage transformable avec le meilleur rendement, on ne peut agir autrement. Et qui plus est, c'est l'herbe cultivée digne de ce nom, maintenue en place 4 années environ, qui fournit l'unité nutritive la moins chère. Elle est riche en énergie et en protéines, permettant

la suppression des achats de tourteaux et autres sources azotées extérieures à l'exploitation.

L'herbe cultivée a un coût annuel d'exploitation ; il n'est pas possible de fractionner ce coût par tranche saisonnière. Ayant ainsi un stock de nourriture, il est possible d'alimenter le troupeau laitier tous les jours de l'année à satiété et donc de lui permettre de produire quelle que soit la saison. Il n'est donc pas possible de prétendre que le lait produit à un moment donné coûte plus ou moins que celui produit à un autre moment de l'année.

Associé chaque fois que possible à la stabulation libre et au libre service direct dans les silos, ce système s'est révélé le plus productif, le moins exigeant en main-d'œuvre ; il conserve au sol une haute fertilité et valorise au mieux le travail de l'exploitant.

PRODUCTION LAITIÈRE RÉGULARISÉE

Avec la maîtrise de l'alimentation du troupeau laitier, il n'est plus du tout indispensable de rechercher les vélages de début de printemps comme dans le système de la cueillette. De plus, avec un seul coût du lait produit, quelle que soit la saison (le moins élevé par rapport aux autres systèmes), la conduite du troupeau amène à rechercher une production à peu près constante tout au long de l'année par un échelonnement des vélages, ou au contraire de grouper ceux-ci le plus possible sur une courte période et donc d'avoir une production très forte pendant quelques mois, puis décroissante pour arriver à une production faible et presque nulle juste avant la période des vélages groupés.

Le point de vue du producteur

Parmi les producteurs de lait, certains préfèrent une production étalée ; d'autres au contraire visent les vélages les plus groupés possibles et ceci en général en fin d'été, pour disposer d'un mois à six semaines de belle saison avec peu de vaches à traire, en particulier pour prendre des congés ou tout au moins un peu de repos de traite.

Le point de vue du transformateur

L'objectif du transformateur de lait est de combler le creux actuel de ramassage hivernal.

Mais il faut être réaliste : tous les producteurs français de lait ne sont pas aptes à maîtriser promptement leur production. Il y a tout d'abord l'aspect humain : certains sont proches de la retraite et ce serait une erreur de les lancer dans une telle révolution. D'autres, producteurs de lait par contrainte, tant que le remembrement par exemple ne sera pas passé, préféreront par inclination personnelle, après cette modification de structure, s'orienter vers une autre production. Il y a aussi des cas sociaux.

Aussi, dans une première période, les laiteries ont intérêt à aider les producteurs les plus capables d'acquérir la maîtrise de leur production laitière, à grouper les vélages en fin d'été et à avoir la pointe de production en hiver.

Evidemment, dans une deuxième période, lorsque la plus grande partie du lait proviendra essentiellement des exploitations modernisées, celles-ci seront certainement incitées à régulariser le mieux possible le volume produit tout au long de l'année.

LA PRODUCTION MAÎTRISÉE SACRIFIE-T-ELLE LES PETITS PRODUCTEURS ?

Ne nous faisons pas d'illusions. Beaucoup de ceux appelés « petits producteurs », à la production proche du système de cueillette, disposent de surfaces correctes mais produisent un peu de tout : lait, viande, céréales... Cette dispersion ne leur permet pas de mettre correctement sur le marché les produits de leurs exploitations. Ils ne peuvent raisonnablement se doter d'équipements indispensables pour soulager la pénibilité de leur travail, sans grever lourdement la gestion financière de leur entreprise par une dispersion d'investissements, de ce fait peu ou pas rentables.

Cet aspect fondamental des choses condamne évidemment à la spécialisation les exploitations de surface modeste. Cette spécialisation peut être le lait ou une autre production.

Si la spécialisation laitière se limite au troupeau de vaches, l'élevage des génisses étant confié à des éleveurs spécialisés (comme nous l'avons commencé il y a une dizaine d'années), avec des techniques de l'herbe cultivée permettant de nourrir au moins deux vaches à l'hectare d'herbe, une quinzaine d'hectares d'herbe cultivée à peine sont nécessaires pour une trentaine de bonnes laitières. A partir de ce nombre, on peut envisager des investissements raisonnables pour rendre le travail plus confortable. Ajoutons l'importante amélioration génétique de ces dernières années ; il n'est plus utopique d'atteindre une production moyenne de 5.000 litres par vache et par an, sans faire appel à une lourde dépense d'aliments concentrés.

Produire plus de 100.000 litres de lait par an ne demande pas une grande exploitation. Et dans les zones climatiques favorables, atteindre 10.000 litres de lait à l'hectare cultivé est déjà réalisé.

Non seulement la maîtrise de la production laitière par la maîtrise de la production fourragère, avec les graminées prairiales cultivées, ne condamne pas l'exploitation familiale de faible surface ; mais au contraire c'est le moyen le plus sûr d'atteindre un niveau économique décent, dans des conditions humaines correctes de travail.